L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 18 JUIN 1882

Chroniques Louisianaises.

(M. F. Tujague veut bien nous adresser une nouvelle lettre où il traite la question des Français en Louisiane, dit le *Courrier des Etats Unis*. Les lecteurs du *Courrier* se joindront à nous pour remercier notre compatriote de cette intéressante étude).

Nouvelle-Orléans, 6 juin 1882.

Monsieur le rédacteur,

Si j'en juge par le désir qui m'a été souvent exprimé par nos compatriotes de New-York, de faire connaissance avec la population française de la Louisiane, un fidèle portrait de l'élément dominant de notre colonie ne sera peut être pas sans intérêt pour vos lecteurs. Ebauchons donc en quelques traits ce profil sympathique.

On estime, en chiffres ronds, à trente mille le nombre des Français résidant en Louisiane. Il y en aurait quelques uns de moins que je n'en serais point surpris. On sait, en effet, que le courant d'émigration française qui, de 1840 à 1860, enrichit cet Etat d'un contingent de population considérable, s'arrêta brusquement lorsque éclata la guerre de la Confédération. Depuis cette époque néfaste, ce courant ne s'est point rétabli dans des proportions notables.

Telle qu'elle est, cependant, la colonie française tient en Louisiane une place assez grande et j'ajoute, assez honorable, pour retenir un moment l'attention du lecteur.

Recrutés en grande majorité dans les départements du midi de la France, cette population paisible et laborieuse présente une physionomie à part, une saveur méridionale qu'on ne remarque point, au même degré, dans les autres groupes français des Etats-Unis.

Beaucoup d'entre nous—y compris celui qui écrit ces lignes—mirent le pied sur ce sol hospitalier, la tête ornée du béret béarnais. Nous avons oublié au coin de l'âtre nos esclops.... pardon, nos sabots campagnards, d'ailleurs trop lourds pour un aussi long voyage.

Quant au béret—qu'on retrouverait peut-être au fond de nos armoires—cette coiffure typique de notre province n'a pas tardé à faire place, sur nos têtes, à des chapeaux de formes variées; mais la physionomie est restée, et le tempérament aussi.

On prétend même que ce n'est point à nos traits seuls qu'on reconnait notre origine, et qu'un certain accent, que nous avons religieusement gardé.... parce que nous n'avons pu nous en défaire, prouve assez clairement que nous ne sommes pas de Paris.

Bien que des Français étrangers au pays pyrénéen soient venus grossir nos rangs, leur importance numérique n'a pas été suffisante pour modifier sensiblement le caractère distinctif de notre colonie. C'est donc l'élément méridional qui sert de modèle à cette esquisse.

C'était d'ordinaire sur les bancs de l'école ou dès le premier sillon péniblement tracé dans le champ paternel, que l'envie nous prenait d'aller en Louisiane. Peu d'entre nous avaient atteint la vingtième année lorsque le Mississippi s'offrit à nos regards pour la première fois.

C'est un engouement de ce genre pour les fabuleuses richesses de cette région qui fit un moment, au siècle dernier, la fortune de Law.

Le pays était beau, d'ailleurs. Ne pas oublier que nous parlons de l'époque bénie où la terreur et le canon n'avaient pas encore couvert de ruines les opulentes campagnes louisianaises. Nos aïeux y étaient venus; ils nous en écrivaient des merveilles. Il n'en fallait pas davantage pour déterminer cet exode qui, vers 1850, vidait à moitié certains villages des Pyrénées où l'agriculture finit par manquer de bras et les jeunes filles de maris......

On assure que plusieurs en restèrent vieilles filles et.... inconsolables. Quelques-unes, n'y tenant plus, prirent à leur tour le chemin de l'Amérique. Et voilà pourquoi, sous le chaud soleil de la Louisiane, comme dans les glaces du Canada, grâce à l'unité d'origine des époux, on remarque, parmi les produits humains du sol du Nouveau Monde, la reproduction parfaite des types observés dans nos provinces.

C'est surtout au milieu de nos fêtes populaires que se dessine, dans toute sa netteté, la physionomie distinctive de notre colonie. A côté de la Provence qui trinque avec le Languedoc et l'Auvergne, on y voit le Béarn donner fraternellement la main à la Gascogne; et c'est à tort assurément qu'on affirme que les compatriotes de Henri IV se confondent point avec les descendants de.... d'Artagnan—bien qu'on ne puisse guère loger à même enseigne ces deux illustres ancêtres.

Nous avons à la Nouvelle Orléans une grande halle aux viandes,—la plus vaste et la plus fréquentée de la ville—où l'harmonieuse langue de Jasmin—celle que Paul de Cassagnac, lui-même, dût parler à ses électeurs pour conquérir leurs bonnes grâces—est l'idiome traditionnel et officiel des bouchers qui affectionnent tendrement ce dialecte pour l'avoir appris sur les genoux de leurs mères. Le touriste américain qui ne manque jamais de visiter le "Marché Français" se demande, ahuri, s'il est le jouet d'une illusion,—s'il n'est pas sur les rives pittoresques de la Garonne, au lieu d'être, comme il se le figurait, sur les bords du Mississipi qui roule ses eaux profondes dans le voisinage immédiat de la halle.

On voit des Yankees s'accrocher, dans leur ébahissement, au premier passant qui leur tombe sous la main:

—*Is that what you call the french language?*....

Les attardés!

—*Ne parlat ni gascou ni biarnés, caoubagé!*

Mais dame! quand on n'a pas vu le Pic-du-Midi!....

Braves gens, braves cœurs, excellents pères, tous ces compatriotes, dont les noms brillent par leur absence dans les dossiers de la police.

Il est, d'ailleurs, un fait reconnu, c'est que notre colonie jouit, au plus haut degré, de l'estime publique. On la compte parmi les éléments les plus sérieux, les plus respectables et les plus utiles de la population. Alliés aux premières familles de la Louisiane, quelques-uns de nos Français appartiennent à la plus haute société.

Notre amour du travail, joint à un esprit très développé d'ordre et d'économie, nous a permis de tirer d'une situation, depuis longtemps mauvaise, d'assez bons résultats; et l'on trouve parmi nous de nombreux bourgeois aisés ayant pignon sur rue, en outre d'un commerce florissant. En cherchant un peu, on peut même y découvrir de grands propriétaires fonciers, des capitalistes influents et même des banquiers.

Quelques-uns de ces détails paraîtront inutiles, peut-être; ils étaient cependant nécessaires pour faire comprendre la nature de nos idées et de nos aspirations.

Jeunes au jour de l'expatriation, quelques-uns à peine sortis de l'enfance, la plupart ne connaissant de la France que son histoire et le coin de terre où nous sommes nés, nous sommes partis emportant dans nos cœurs l'amour de notre pays et dans notre mémoire les enseignements et les affections de la famille.

Sur la terre étrangère, ce double culte est resté au fond de nos esprits; il y est resté toujours vivace, toujours intact; il a résisté à l'âge et aux événements qui, sans l'entamer, ont modifié sur d'autres points nos idées et élargi, avec le cercle de nos connaissances, l'horizon de notre existence intellectuelle.

Par beaucoup d'endroits, nous sommes restés ce que nous étions au départ, et je désespère de nous voir changer, malgré les louables efforts tentés par certaines âmes charitables pour refaire notre éducation...... défectueuse.

Elevés dans la paix et l'ignorance des champs, nous n'entendons pas grand'chose aux mystères de la politique. (Lorsque nous avons quitté la France, la République n'avait pas encore promené son flambeau dans l'obscurité de nos provinces.) Les théories sociales sont pour nos esprits—trop primitifs, sans doute—un grimoire où, sous les cliquetis des mots bruyants et le bruit sonore des phrases pompeuses et creuses, nous cherchons souvent sans succès—et c'est notre faute assurément—l'ombre d'une idée pratique.

Nous avons l'âme rétive aux panacées universelles, et j'ai vu, chose bizarre! plus d'un "expert en l'art de bien dire" démonté par notre logique campagnarde, par notre jugeotte en sabots.

Comme on le voit, nous ne sommes guère à la hauteur des savantes combinaisons qui recèlent dans leurs flancs, assure-t-on, le bonheur du genre humain.

Mais ce que nous comprenons clairement — sans avoir traduit Aristote ou Virgile—sans avoir compulsé Cujas ni commenté Machiavel—c'est que le meilleur gouvernement, au point de vue du peuple, est celui qui lui donne la plus grande somme de bien-être—et ce mot renferme tout.

N'ayant jamais été mêlés d'une façon active, à la politique de notre pays; n'ayant ni rancunes à satisfaire, ni haines à assouvir, ni intérêts inavoués à protéger, nous acceptons—les uns par conviction et avec enthousiasme, les autres par patriotisme, mais tous sincèrement—nous acceptons, dis-je, la République comme nous avions accepté l'empire,—parce qu'elle est le gouvernement qui préside légalement aux destinées de notre pays.

Nous nous demandons d'ailleurs, non sans raison, je crois, quelle influence pourrait bien exercer sur l'ordre de choses établi en France, notre refus ou notre acquiescement.

Dans notre pays, chacun de nous serait inféodé sans doute à un parti quelconque Armés d'un bulletin de vote, tous seraient sur la brèche aux jours des luttes pacifiques du scrutin.... A dix-huit cents lieues de nos foyers, spectateurs attentifs, mais impuissants, que pouvons-nous faire? Des vœux pour la grandeur, pour la sécurité et la prospérité de la patrie? Et l'on peut être sûr que nous n'y manquons point.

Notre grande préoccupation, la seule d'ailleurs, à mon avis, qui convienne à notre situation dans ce pays, c'est de parvenir, par un travail opiniâtre, à l'indépendance matérielle qui sert de base au bien-être moral; c'est d'élever nos enfants dans les principes de modération et de probité qui nous furent enseignés à nous-même; c'est, enfin, de vivre en paix entre nous, en éloignant rigoureusement de nos débats tout sujet de discorde, et de nous aider mutuellement dans le malheur.

Notre façon de glorifier la France, c'est de faire flotter son drapeau sur les toits de nos établissements de bienfaisance nationale.

Peut être n'est-ce point assez; mais c'est tout ce qu'exige de nous, pour nous accorder son estime, la population si hospitalière dont nous sommes les hôtes.

Veuillez agréer,
Monsieur le rédacteur, etc.,
F. TUJAGUE.

La dernière éclipse solaire en Allemagne.

La veille au soir, le colonel d'un régiment d'infanterie fait venir tous les sergents et leur dit: "Demain matin aura lieu une éclipse de soleil. Le régiment doit se réunir sur la place d'armes en petite tenue. Je viendrai expliquer l'éclipse avant l'exercice. Si le temps est couvert on se réunira au manège comme d'ordinaire."

Sur quoi, les sergents rédigent un ordre du jour ainsi conçu:

"Demain matin, par ordre du colonel, aura lieu une éclipse du soleil. Le régiment se réunira sur la place d'armes, où le colonel viendra diriger l'éclipse en personne. Si le temps est couvert, l'éclipse aura lieu dans le manège."

—La Chambre et le Sénat de France vont manquer de vivres.

Par une singulière coïncidence, au moment où M. Farines, sénateur, donnait sa démission, la Chambre invalidait M. Pain.

—On se rappelle que M. Isaac Pereire avait, peu de temps avant sa mort, institué un prix de 100,000 fr., pour être décerné à l'écrivain qui traiterait le mieux la question de l'extinction du paupérisme.

Le lauréat du concours est Mme Casimir Ledreyt, une Française qui habite Boston.

Grand rassemblement hier, au coin du faubourg Montmartre.

Un horrible voyou à rouflaquettes, vêtu de la longue blouse classique, avec la cravate rouge et la casquette à trois ponts, se vautrait dans le ruisseau.

Complètement ivre, il résistait aux efforts d'une fille, en cheveux, affreusement maquillée, qui essayait de le relever:

Mets-toi donc debout, Alphonse, tu sais bien que je n'aime pas à me faire remarquer, voyons, lève-toi; à la fin tu vas me *compromettre*.

—Il est question d'élever en Angleterre un monument à Yung Hanway, qui le premier, a, vers le milieu du siècle dernier, vulgarisé en Europe l'usage du parapluie. Déjà, à Westminster, un monument rappelle les fondations philanthropiques qu'on lui doit; mais cette fois, la statue qu'on veut lui ériger serait consacrée au souvenir de l'introduction du parapluie dans la civilisation moderne.

Hanway qui, dans sa jeunesse, avait été en Chine, en avait rapporté un objet de ce genre, de retour en Angleterre, un jour d'averse; il s'en servit dans la rue pour se préserver de l'eau du ciel. Or, si l'usage du parasol est connu de toute antiquité, en 1746 on ne se servait pas encore de parapluie, même dans des contrées pluvieuses comme l'Angleterre. Hanway se vit, en raison de cette innovation, moqué, honni, conspué par la foule. Mais doué de l'obstination d'un véritable Anglais, il ne se laissa émouvoir ni par les huées ni par les trognons de chou; bientôt il eut des imitateurs; l'industrie du parapluie prit naissance, et les auteurs comiques avaient à leur disposition un nouvel élément de gaieté.

Sur le boulevard:

—Comme vous êtes triste?

—Je dois; je ne puis payer.

—Bon! En bien! vous êtes tranquille: laissez l'inquiétude à votre créancier.

La vue du lieutenant Danenhower.

Peu après son arrivée, le lieutenant Danenhower a fait appeler le Dr Knapp, le célèbre oculiste de New York. Après un examen sérieux, le docteur a déclaré au malade qu'il ne pouvait compter sur le rétablissement de l'œil gauche; mais qu'après plusieurs mois d'un traitement habile et d'un repos constant, il pourrait recouvrer complètement l'œil droit.

Il paraît que l'oculiste de St Pétersbourg qu'avait d'abord consulté le lieutenant Danenhower, lui avait dit qu'il serait nécessaire de faire l'extraction de l'œil gauche pour lui conserver l'autre; attendu que les deux nerfs intérieurs étaient attaqués par sympathie. C'est dans son malheur une consolation pour le lieutenant d'échapper à une douloureuse opération.

Le lieutenant Danenhower est un croyant plus fervent que jamais dans le succès des expéditions arctiques.

Les Bermudes.

L'île principale du groupe des Bermudes contient 5725 acres. Les autres îles, au nombre de 179, petites par conséquent et presque toutes inhabitées, ne comprennent que 6243 acres; en tout 12,375 acres.

La population se compose de 14,000 âmes, dont 9000 de couleur. La pauvreté est inconnue aux Bermudes; tout le monde y travaille et il n'y a pas d'homme qui y gagne moins de un dollar par jour. Il y a disette d'ouvriers, d'industriels, car c'est avant tout un pays de petits agriculteurs. C'est à tel point que, un navire anglais, le "Terror," y ayant été par nécessité mis dans le chantier de marine de St. George, il a fallu faire venir des ouvriers d'Angleterre pour le réparer. Il y a là une terre pauvre perspective pour les émigrants.

L'Aiguille de Cléopâtre.

Spéculation des spéculations! tout est spéculation! On sait qu'il y a quelques années, le Khédive a fait don à la ville de New York du plus bel obélisque existant encore en Egypte, celui qui porte le nom d'Aiguille de Cléopâtre. On se rappelle que son arrivée à New York a été un événement, et son inauguration dans le Parc, l'occasion de solennelles cérémonies. New York n'a plus rien à envier à Londres, à Paris, à Constantinople, à Rome.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des spéculateurs. Ils ont inventé la prompte désagrégation des molécules de granit dont est composée l'Aiguille de Cléopâtre. Les uns qui ont une patente, un brevet pour l'exploitation d'une certaine composition, dite silicate, destinée à sauver certaines pierres de l'action dissolvante du temps, offraient de la couvrir d'une couche de cette composition.

Un autre, qui exploite un musée à New-York, et serait bien aise d'ajouter une grande curiosité nouvelle à sa collection déjà ancienne, et de rajeunir ainsi son établissement, propose de faire transporter l'obélisque dans la grande salle du musée. On le placerait au centre, et comme la hauteur de la salle ne permettrait pas au monument de s'y dresser de toute sa hauteur, on pratiquerait un vaste trou circulaire dans le plancher et l'on ferait reposer la base de l'obélisque sur le pavé du sous-sol.

Ce n'est pas tout. Le propriétaire, qui est plein de tendresse pour ce monument et n'épargnerait rien pour le conserver, à la postérité, a eu l'excellente idée de le mettre sous verre.

Tout cela a fait dernièrement assez de bruit à New York pour provoquer un examen de l'obélisque. On l'a trouvé dans un état tel que les inscriptions hiéroglyphes devront pouvoir se lire encore quelques 5 à 6 mille ans; après quoi, il faudra encore de 10 à 15 mille ans avant que ses molécules commencent à se désagréger assez pour faire craindre une chute.

A la bonne heure, dit à ce sujet un journal de New York, laissons à nos petits neveux dans 10 à 15 mille ans d'ici, si nous en avons encore à cette époque, le soin de préserver de la ruine l'aiguille de Cléopatre, et que ces messieurs aillent exploiter ailleurs leurs inventions.

Les Explorations du "Travailleur".

On se rappelle les intéressantes explorations faites en 1880 et 1881, par le navire le *Travailleur* dans la mer Méditerranée et dans le golfe de Gascogne.

On se souvient que la Commission scientifique avait pour objectif de déterminer la composition de la faune des abîmes de la Méditerranée et de l'Océan, aux environs du détroit de Gibraltar, afin de permettre de fixer l'époque de la formation de cette mer intérieure, et la manière dont elle s'était créée. Les sondages ont été exécutés jusqu'à des profondeurs de plus de cinq mille mètres, et partout on a trouvé, dans ces fonds où la lumière ne pénètre pas, la vie organisée, féconde, et les mêmes espèces de poissons et de coquillages que sous des pressions moins considérables modifiées seulement par la différence des milieux.

Le ministre de l'instruction publique vient de nommer une Commission pour continuer ces utiles recherches jusqu'aux îles Madère et des Canaries. Elle se compose presque exactement des mêmes savants qui ont mené à bien les premières explorations:

M. Alphonse Milne-Edwards, membre de l'Institut, président;

M. L. Vaillant, professeur au Museum d'histoire naturelle;

M. E. Perrier, *id.*;

M. Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille;

M. De Follin, ancien officier de marine;

M. P. Fischer, aide-naturaliste au Museum;

M. le docteur Viallanes, préparateur à la Faculté des sciences, adjoint à la Commission à titre auxiliaire.

Le corail.—A l'Exposition internationale de pêcheries d'Edimbourg se voyaient, entre autres curiosités, les spécimens les plus rares de ces belles coquilles marines qui ne se trouvent que dans les profondeurs de l'océan et qui étalent aux regards les couleurs les plus vives, les reflets de la nacre ou de la pourpre. D'énormes écailles de tortue d'Afrique ou de l'Amérique du Sud figuraient à côté de conques géantes et de coraux de nuances diverses.

Ce sont les produits de Naples, de Torre-del-Greco, du grand banc de corail de Schiacca, sur les côtes de Sicile, qui ont été particulièrement remarqués, dit un journal anglais. Quelques-uns des camées en corail exposés représentaient des figures ou des scènes copiées à Pompéi. Les camées en corail qui ont obtenu à l'Exposition internationale d'Edimbourg la grande médaille d'or se paient, paraît-il; des prix vraiment fabuleux.

C'est ainsi que le corail appelé extra-rose vaut parfois de 3 à 6,000 fr. l'once, c'est-à-dire jusqu'à soixante-quinze fois son poids en or, si l'on tient compte de la déperdition qui résulte du lavage et de la taille d'un morceau de corail de ce prix, on trouve que sa valeur peut en réalité être cent fois plus élevée que celle de l'or. Aussi une fois devenu un objet d'ornement pour bagues, épingles, boucles d'oreilles, n'est-il évalué qu'au carat comme une pierre précieuse. C'est en Angleterre que ce corail rose est le plus recherché.

On mande de Saigon:

L'objectif principal du corps expéditionnaire français au Tonquin paraît être, non pas Hanoï mais Lao Kai, grosse bourgade habitée actuellement par des pirates, des chefs de bande, des déserteurs chinois appelés en bloc "Pavillons Noirs," Lao Kai, placée au point de rencontre de routes diverses qui conduisent au Junnan, au Kouang-si et dans la province annamite de Tuyen Kang. Lao-Kai, située à la frontière de l'empire et au confluent de deux cours d'eau navigable, deviendra à coup sûr l'entrepôt d'un transit immense dès que l'on aura brisé les entraves qui arrêtent actuellement son essor. Et pour conclure on peut affirmer que, les relations commerciales étant à créer entre l'Inde anglaise et le Céleste Empire, la route du fleuve Rouge offrira toujours au commerce général de ces régions un écoulement plus facile que par la route de l'Iraouaddy. C'est ce qui désole les Anglais.

Quant aux forces navales réunies en ce moment dans les eaux du Tonquin, voici quelle est leur composition: Le *Hamelin*, éclaireur d'escadre, six canons de 14 et 170 hommes d'équipage; le *Parseval*, aviso, quatre canons avec 117 hommes; le *Drac*, quatre canons de 14 et 117 hommes; la *Fanfare*, canonnière, un canon de 14 et un autre de 10, canons-revolvers, 68 hommes d'équipage; la *Surprise*, canonnière, deux canons de 12, 58 hommes; enfin, les deux canonnières la *Carabine* et la *Massue*, armées chacune d'un canon de 14.

—Alors que l'on s'imaginait, dit la *Gazette d'Augsbourg*, que les allumettes sans phosphore dites suédoises avaient presque entièrement remplacé les allumettes à phosphore, surtout depuis que l'imitation allemande, qui cependant ne pourra jamais atteindre à la perfection de l'original au point de vue de la flexibilité du bois de Suède, a fait considérablement baisser leur prix, on apprend sur la foi d'un projet de loi relatif à la fabrication d'allumettes à phosphore blanc présenté au Bundesrath, que cette fabrication a lieu encore en Allemagne d'une manière très active.

C'est ainsi que l'on compte actuellement dans l'empire d'Allemagne, et principalement en Prusse, en Bavière, dans le royaume de Saxe, dans la Hesse, la Saxe-Meiningen, en Alsace-Lorraine près de 87 fabriques d'allumettes, occupant 5,000 ouvriers, qui produisent annuellement environ 117 millions d'allumettes, dont 83 millions à phosphore blanc et 31 millions d'autre sorte. Il faut calculer que sur ce total un tiers appartenant à la catégorie des allumettes à phosphore blanc, est exporté.

Cette exportation est dirigée en partie sur la Russie, en partie sur les pays transatlantiques.

En Russie, l'allumette allemande se trouve en concurrence avec l'allumette austro-hongroise. Dans cette industrie, la fabrication à domicile et le colportage n'ont plus en Allemagne une grande importance économique. En Prusse, à peu d'exceptions près, l'ouvrier isolé a renoncé à la production proprement dite pour ne s'occuper que de la préparation du bois et des boîtes.

C'est surtout dans la Saxe-Meiningen et le Schwarzburg-Sondershausen que l'on trouve le plus grand nombre de familles ouvrières se livrant encore dans leur demeure à la fabrication des allumettes. On y compte environ 460 personnes qui fabriquent chez elles les allumettes et les colportent ensuite.

Menus du Dimanche.

Potage printanier aux œufs pochés.
Petits pâtés au jus.
Côtelettes de mouton garnies de haricots verts.
Poulet rôti, cresson.
Petits pois à la parisienne.
Flan de fruits.

PETITS PATÉS AU JUS.—Garnissez de pâte de petits moules à darioles; remplissez-les d'une farce grasse ou maigre; couvrez-les avec des abaisses de feuilletage taillées au coupe-pâte, dorez les couvercles, et mettez au four. Quand ils sont cuits, enlevez les couvercles, ôtez la farce; retirez les petits pâtés des moules et versez dedans un peu de bon jus très réduit.

POULETS RÔTIS.—Après avoir vidé et flambé un poulet, bardez-le de lard ou emballez-le dans un papier beurré; mettez-le à la broche, et, un peu avant sa cuisson complète, enlevez le papier si vous l'avez emballé; laissez-lui prendre belle couleur, et lorsqu'il est cuit à point, débrochez-le et servez-le entouré de cresson.

PETITS POIS A LA PARISIENNE.—Ayez des petits pois écossés, bien fins et bien frais; lavez-les et mettez-les dans une casserole avec un morceau de beurre, un peu d'eau, du sel, du sucre à volonté, un bouquet de persil et quelques petits oignons nouveaux; faites cuire à feu modéré pendant une demi-heure; la cuisson opérée, retirez le persil et les petits oignons; incorporez un morceau d'excellent beurre manié de farine; liez les pois avec, puis servez.

FLAN DE FRUITS.—Garnissez de pâte un moule de 5 à 6 centimètres de hauteur, et arrangez-vous pour que la pâte prenne bien la forme du moule; mettez dans un vase les fruits dont vous voulez garnir le gâteau; saupoudrez-les avec du sucre en poudre, arrangez-les dans la pâte moulée et faites cuire le tout à four chaud; puis passez des amandes; épluchez-les et semez-les sur les fruits, que vous arrosez avec du sirop.

—On lit dans la *Gazette de Cologne*:

"C'est en 1882 que le plan de la reconstitution de la flotte allemande, élaboré en 1872, devait être complètement exécuté.

"On a construit 23 corvettes à hélice au lieu des 20 prévues par le plan. Le nombre de 8 frégates cuirassées avait déjà été atteint en 1877, mais a été réduit à 7 par le naufrage du *Grand Kurfurst*.

"Des 6 corvettes cuirassées, 4 sont achevées. Nous possédons 13 canonnières. Par contre, le nombre des avisos n'est pas suffisant.

"Quoi qu'il en soit, la flotte allemande occupe, aujourd'hui, la troisième place, après l'Angleterre et la France; elle l'emporte sur l'Autriche, la Russie et les Etats-Unis."

—Une singulière nouveauté qui d'Angleterre, fera peut-être son chemin jusqu'à nous, c'est le col à épigraphes: Oui, de l'autre côté de la Manche, les femmes, —à commencer par S. M. la reine Victoria,—portent des cols de toile montants, à revers, et, sur ces revers, on peut lire, écrite à l'encre violette, des vers de Shakespeare, de Milton, de Tennyson ou autre poète célèbre.

—En correctionnelle:

"Prévenu, avez-vous déjà été condamné?"

"Oui, mon président."

"Dans quelles circonstances?"

"J'avais six ans. J'ai attrappé une fluxion de poitrine, et j'ai été condamné par trois médecins...."

"Allez vous asseoir."

Gaieté de la rue:

Lu dans un café de la rue Montmartre:

ICI ON FUME DEHORS.

—Nous avons annoncé récemment la fondation d'une Société d'encouragement pour l'escrime.

Cette société s'organisera définitivement dans une grande séance qui aura lieu le 8 juin au Grand-Hôtel.

Les adhésions sont reçues, 30, rue Saint Georges.

Tout en souhaitant le succès de la nouvelle Société, il nous semble regrettable qu'aucun maître d'armes n'ait été appelé à faire partie du comité de direction.

Autre nouvelle à sensation dans le monde de l'escrime:

Le fameux baron de San Malato s'apprête à aller continuer en Angleterre le cours de ses exploits.

Avant son départ, il nous laissera, pour nous consoler, quelques souvenirs littéraires.

Il compte publier deux volumes, dont l'un contiendra le récit de ses aventures en France,—et l'autre, l'exposé de sa méthode.

Le premier de ces deux volumes pourra être intéressant.

—On commence à présenter au jury d'examen les chiens qui doivent figurer à l'exposition canine de Paris.

Un juré, palpant un chien et s'adressant à son propriétaire: "Eh bien! il n'a rien d'extraordinaire, votre chien!"

"Pardon, monsieur."

"Quoi donc?"

"Il est enragé!"

A la brasserie du Pas-Beck:

—Ça ne se passera pas comme ça!

—J'y compte bien! Ah mais!....

—Nous nous battrons!

—Tout de suite.

—Vous êtes l'insulté, vous avez le choix des armes. Voulez-vous l'épée?

—Non.

—Le pistolet?

—Pas davantage.

Et levant la main.

—Je choisis les gifles! et comme je suis l'insulté c'est à moi de tirer le premier. V'lan!

Une histoire de mouches parisiennes:

Quatre mouches affamées cherchaient à se mettre quelque chose sous la trompe. L'une se posa sur un saucisson, la deuxième sur un sac de farine et la troisième sur une jatte de lait.

Après un léger repas, toutes trois tombèrent mortes.

Le saucisson était coloré à l'aniline, la farine mélangée de plâtre en poudre et le lait contenait de la chaux!

Devant cette triste fin de ses compagnes, la quatrième mouche en proie au désespoir résolut de se donner la mort.

Dans ce but, elle alla se poser résolument sur un papier tue-mouches, et elle pompe avec acharnement; puis elle attendit; mais ce fut en vain: le papier insecticide lui-même était falsifié!!

—Un artiste bien connu disait dernièrement:

"Quand un peintre vous dit: "J'ai du talent...." vous pouvez être certain qu'il n'en a pas.—Mais quand un autre vous dit: "Je n'ai pas de talent...." vous pouvez être sûr qu'il en a."

Puis, il ajoute négligemment, "Moi, je n'ai pas de talent!"

Les médecins de notre ville sont unanimes à reconnaître l'efficacité du Malakoff Bitter contre les fièvres.

ASSURANCES.

COMPAGNIE D'ASSURANCES "HIBERNIA"

De la Nouvelle-Orléans,

Bureau: 37 rue du Camp.

Capital payé....$400,000

Onzième exposé annuel des affaires de l'année expirant le 30 avril 1882.

Primes d'incendie	277,964 37		
Primes de rivière	36,901 40		
Primes de mer	39,316 92		
		$156,182 90	
Non-échues le 30 avril 1881		22,359 00	
			$178,522 99
Moins les primes non-gagnées au 30 avril 1882			25,000 00
Primes gagnées de l'année			153,522 99
Reçu pour intérêts, loyers, etc.			18,977 86
Bénéfices totaux de l'année			$172,500 75
A déduire:			
Pertes sur les incendies	96,168 04		
Sur les rivières	19,019 54		
Sur la mer	32,508 14		
		147,680 72	
Réassurances, primes remboursées et escomptes		42,979 96	
Taxes, Bureau des Réassurances, etc.		11,995 50	
Dépenses générales, salaires, fournitures de bureau, etc.		18,071 86	
			121,736 64
Profits nets			251,074 11

La compagnie a l'actif suivant:

Comptant en caisse	236,781 47
Prêts garantis par hypothèques	248,466 06
Billets à recevoir pour primes	9,325 19
Biens immobiliers	118,741 74
Primes, etc., en voie de perception	28,290 40
Actions et bons	64,134 83
Fournitures et installation de bureau	5,123 45
Total	512,078 21
Obligations	80,368 32
	$436,736 89

L'exposé qui précède est une copie exacte des livres de la compagnie.

JOHN HENDERSON, Président.
THOS F. BRAGG, Secrétaire.
Nouvelle-Orléans, 26 mai 1882.

Attesté sous serment par devant moi, à la Nouvelle-Orléans, le 26 mai 1882.
W. J. CASTELL, Notaire.

A une élection tenue ce Lundi, 1 du courant, les messieurs dont les noms suivent ont été élus comme directeurs:

JOHN HENDERSON,	JOHN H HANNA,
THOS SMITH,	F G GASQUET,
W. J. CASTELL,	M. R. GARVEY,
JOHN T. GIBBONS,	GEO MCCLOSKEY,
WM HART,	AMEDÉE COUTURIÉ,
M. GAUCHE,	RICH'D HERRICK,
	EDW IRWIN.

A une réunion du Conseil de Direction, le 3 mai 1882, JOHN HENDERSON a été élu président, THOMAS SMITH, vice-président, et THOS F. BRAGG, secrétaire.

Le Conseil a déclaré un dividende semi-annuel de Cinq Pour Cent, intérêt Dix Pour Cent d'intérêt, sur les actions de l'année, et Dix Pour Cent de dividende sur les primes nettes payées aux actionnaires en cas de l'escompte qui leur a déjà été rendu, payable le 15 juin 1882.

THOS F. BRAGG, Secrétaire.

30 mai—1m sam, jeu, dim

INSTITUTIONS.

LUSITANIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
(Anciennement Institut D'Aquin.)
8........Esplanade..........180

L'OUVERTURE de la 12me session annuelle de cet Institut a eu lieu le 5 septembre 1881. L'enseignement comprend toutes les branches d'un cours complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la directrice s'est assuré le concours du professeur H. BOLLING. L'Institut est situé dans l'un des quartiers les plus salubres et les plus agréables de la Nlle-Orléans. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires ou des externes. Prix modérés. Pour circulaires, etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD, à l'Institut.
18sept

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 18 rue Dauphine, immédiatement après 14 dépôt formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

GEO. P. MALONEY,
D. D. S. Dentiste diplômé.
150 rue du Canal.
Anciennement des collèges dentaires de la Pensylvanie et de la Nouvelle-Orléans.
Dentiste du couvent des Ursulines. Extraction des dents sans douleur.
Vend des matériaux de tout genre pour dentistes, aux prix de fabrique.
17 janv—1 an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.

VOULEZ-VOUS VOIR?
ET VOIR PARFAITEMENT?
ALLEZ ALORS CHEZ
E. CLAUDEL, opticien,
Anciennement chez O. DUHAMEL
96 rue du Canal, près Camp"

Et achetez y une paire de LUNETTES en or, à argent, en acier ou en nickel.
VERRES de tout genre.
Véritable cristal de roche.
Essayez-les et vous n'aurez affaire à personne autre.
Réparation de LORGNONS D'OPERA.
Réparation de tous les INSTRUMENTS d'optique, de mathématique, de marine et de philosophie.
Batteries électriques, Microscopes, etc.
Thermomètres, Verres d'opéra, Instruments de dessin, etc. 30 janv—

SOBLEY BROTHERS

ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mules, charrettes à bœufs, de pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrues à riz, petites charrettes de toutes dimensions, roues, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voitures, graisse pour essieux. Nous appelons l'attention sur nos wagons durés, nos moyeux forgés à froid. Les charrettes extra dédiées à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. V., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 18 et 20 rue Union.

COMPAGNIE D'ASSURANCE DU HOPE,
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
37 Rue du Camp.

INCORPORÉE LE 8 AVRIL 1857; CHARTE RENOUVELÉE LE 8 AVRIL 1882.

CAPITAL............$250,000

M. PEYCHAUD, Président.
JOS. H. MARKS, Vice-Président.
LOUIS BARNETT, Secrétaire.

DIRECTEURS.
HENRY BEER, de H. & B. Beer.
A. BRIGOLD BROUSSEAU, de A. Brousseau's Sons.
JOHN I. ADAMS, de John I. Adams & Co.
I. L. LYONS.
LOUIS BUSH, de Bush & Levert.
JAS. A. RENSHAW, de Renshaw, Cammack & Co.
S. LEHMANN, de A. Lehmann & Co.
V. MEYER, de Meyer, Weis & Co.
A. J. GOMILA, de Gordon & Gomila.
F. M. ZIEGLER, de Schmidt & Ziegler.
S. HERNSHEIM, de S. Hernsheim & Bro.
ADAM THOMSON, de A. Thomson & Co.
MAURICE STERN, de Lehman, Abraham & Co.
JOSEPH H. MARKS.
HENRY PEYCHAUD.

Cette Compagnie, une des plus anciennes de la Nouvelle-Orléans, assure contre des

RISQUES MARITIMES, DE RIVIÈRE ET D'INCENDIE,
Aux taux de Prime les plus réduits.
Pertes ajustées promptement et équitablement.
22 avril—Dim Jeu

Mme HONORÉ, sage-femme, et médecin pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleurs à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 35 ans, elle se recommande au p
16déc—1 an

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx.
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx.
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx.
Nantes	3,578 Tx.		

DUPUY-DE-LOME, capitaine Rouleau, partira pour le Hâvre vers le 15 juin, et sera suivi par le PARIS vers le 8 juillet.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $65.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lits, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.

PHARMACIE DUCONGE.
30........RUE DE CHARTRES........30
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.

Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si favorablement connue un assortiment complet de: MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qui constitue un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec exactitude. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willson's Dysentery Remedy. 1 sept 81—1 an

THE MUTUAL
ACCIDENT AND ENDOWMENT ASSOCIATION
OF NEW ORLEANS.
(Association mutuelle de dotation en cas d'accident.)
Bureau: 137 RUE GRAVIER.
INCORPORÉE CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA LOUISIANE.
OFFICIERS.

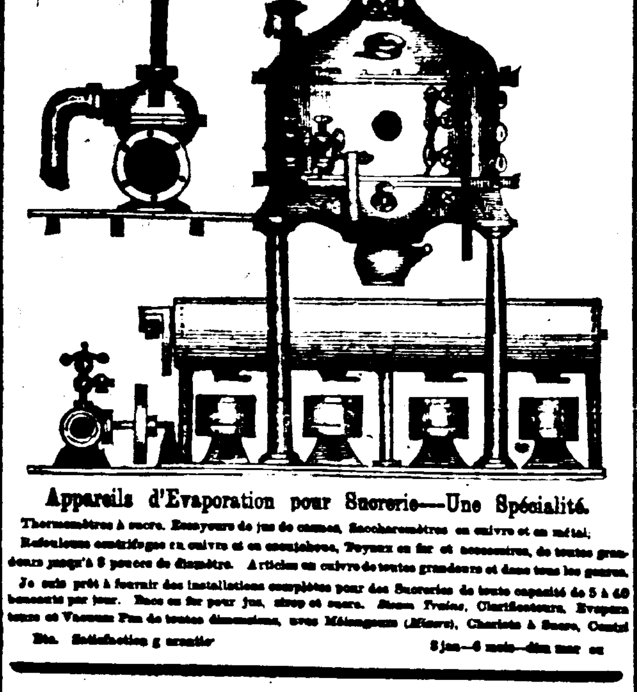
GEO. NICHOLSON, Président. SAM'L M. TODD, Vice Président.
R. F. BRIDEWELL, Secrétaire et Trésorier. MOSES CLARK, Assistant Secrétaire.
J. D. C. STEVENSON, Agent Général.

Banque Nationale de l'Union, Dépositaire.
DIRECTEURS.

R. Dudley Coleman,	R. F. Chambers,	D. M. Kilpatrick,	Col. Geo. Moorman,
Geo. Nicholson,	F. T. Carver,	Jas. K. Renaud,	M. L. Engguo,
Sam'l M. Todd,	H. N. Sorts,	R. F. Bridewell,	Moses Clark,
Jno. D. C. Stevenson		Jno. S. Rainey.	

14 av— an

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.

Thermomètres à sucre. Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.

Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. Steam Trains, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Chariots à Sucre, Centrifuges, etc. Satisfaction garantie. 8 jan—6 mois—dim mer ou

Brasseries.

Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
90, 92, 94 et 96 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis.
1er fév—82, 1 an, DMJ

PELICAN STEAM BREWERY,
EUGENE ERATH,
362.....RUE VILLERE.....362
Entre Esplanade et Chemin du Bayou
11 jan—82, 1an DMam

Dr. J. B. PEREZ,

Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des

ORGANES GENITO-URINAIRES,

et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres à une NATURE PRIVEE, traités sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes fournis. Le rétrécissement de l'Urètre guéri par un simple mécanisme sans douleur.

Les maladies de femmes, suspension, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations gratuitement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No 6 rue Sud-Remparts, près la rue du Canal, Nlle-Orléans. 16 sept. 81—1 an.

VAPEURS.

Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
A PARTIR DU 1er MAI 1882,

Le steamer partira de Milneburg à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:

TRAINS
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing....1 p. m
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing......4 p. m

EXCURSIONS:
Mercredis, pour Mandeville et Old Landing..................8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing..................7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville..................6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville..................6 p. m.

RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis..........5 a. m.
Laissera Old Landing, mardis et vendredis..........6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche..........3 p. m.

Prix, 50 cts pour aller et autant pour le retour. Les jours d'excursion, 50 cts., aller et retour. Enfants, moitié prix.

Fret reçu tous les jours à la gare des marchandises du Louisville et Nashville Railroad, au pied de la rue Girod.

30avril W. G. COYLE, Agent, 33 rue Carondelet.

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17........RUE BARONNE........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Ces magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

LABRADOR, Jouclas, mercredi 21 juin.
SAINT-GERMAIN, Delaplane, Mercredi, 28 juin.

Prix du passage pour le Hâvre:
Première cabine (vin compris)....$80 et $100
Deuxième classe......................$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin. Literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent,
Gallier Court. lettre H, Nouvelle-Orléans.
6mai—

Ligne de Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.

Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf), Samedi 24 Juin
CHATEAU LEOVILLE, 4000 Tonneaux (neuf), Jeudi 27 juillet.
1re Chambre, $60. Entrepont, $24.
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co., 46 Beaver Street, | 27 South William St. Ag't gén. pour passagers. | Agents généraux.
Agents à la Nouvelle-Orléans,
A. K. MILLER & CO.,
37 rue Carondelet, Nlle-Orléans.
13déc au 1er sept.

North German Lloyd.

STEAMERS ENTRE BREMEN ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE SOUTHAMPTON ET HAVANE.

Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit:

	De Brême	De la Nlle-Orléans.
HOHENZOLLERN	2 Sept	
KRONPRINZ	24	
HOHENSTAUFFEN	15 Oct.	

PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45.
De la Nouvelle Orléans à la Havane—Chambre, $35, Entrepont, $15.
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix, 1 an, gratis.

N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Waldo, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $44 00
do do Indianola $47 50.

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Hâvre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les soussignés.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
26 mai—1 an 43 rue de l'Union.

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 21 juin à 8 h. A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
LOUISIANA,
Capt. Gager,
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 100
Passage-Cabine..........$40
Entrepont..........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, june 21 at 8 A. M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
LOUISIANA,
Capt. Gager.
will leave her wurf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage..........$40
Steerage..........20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON & CO,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur FRED. A. BLANKS, remplaçant le
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine,
J. F. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Partant pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St. Louis.
La compagnie se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenables.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Railroad au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

Packet bi-hebdomadaire du haut de la Côte.
Partant tous les LUNDIS à 5 P. M. et les VENDREDIS à 10 A. M.
Pour Thibodaux et les débarcadères intermédiaires, le steamer
BELLE OF THE COAST.
J. F. Aucoin, Capitaine, E. Nicolle, Commis,
partira comme ci-dessus, descendant la côte tous les MERCREDIS et DIMANCHES en plein jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à E. RIVET, No 105 rue Décatur.
20 oct

Ligne hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville, Lafourche et Laurel Valley.
Départ tous les JEUDIS soir à 5 heures.
Le beau bateau à vapeur
STE-MARIE,
S. B. BELL, maître,
J. P. McELROY, commis.
Part régulièrement comme il est indiqué plus haut. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. B. GREATHOUSE, 104 rue Commune
11avr —3m

BON QUEYROUZE. OSCAR BOIS.
QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
GROCERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest
AUX MAGASINS BLEUS,
Coin Vieille-Levée et Bienville,
jal—1an. Nlle Orléans.

FEUILLETON

No 5. Commencé le 14 juin.

Jeanne de Maurice

PAR LUCIEN BIART.

IV—Suite

A n'en pas douter, vivant sur le terrain qu'il avait défriché, au milieu des arbres qu'il avait plantés, en face de l'habitation qu'il avait construite, du bassin qu'il avait creusé, M. Robert se croyait toujours bel et bien chez lui, et c'était instinctivement qu'il agissait souvent en maître. Les améliorations réalisées par M. de Maurice et qu'il avait en partie suggérées, l'ex-serrurier en connaissait l'utilité pour les avoir longtemps méditées. Mais si, pendant des années, il avait eu semer pour récolter, une heure était venue où toute dépense lui était apparue comme une diminution de son capital, et il s'était peu à peu arrêté dans ses œuvres. Les avares, dans leur vieillesse, ont de ces contradictions; l'horreur de la dépense l'emporte tout à coup sur leur amour du gain, et, préférant le présent à l'avenir, le tien au tu l'auras, ils enfouissent des pièces d'or au fond d'un coffre, oubliant l'intérêt qu'elles pourraient leur apporter. Ils n'osent plus se confier à personne, rien entreprendre, et voient dans chacun de leurs semblables un ennemi convoitant leur bien. C'était le cas de M. Robert. Trouvant que les ouvriers qu'il employait lui volaient le temps qu'il leur payait, voulant tout faire par lui-même, exigeant beaucoup et rétribuant mal, il avait, pour économiser quelques sous, perdu des centaines de francs. Chose étrange, la fortune qu'il avait si laborieusement amassée, dont il se faisait autrefois, il employait maintenant tous ses soins à la dissimuler et, vanité des passions humaines! il voulait qu'on le crût pauvre.

Néanmoins, ce n'était pas uniquement son ancienne habitude de commander aux Cygnes qui rendait M. Robert si soucieux des intérêts de M. de Maurice; le vieillard obéissait à un second mobile que le président démêla peu à peu. Bien qu'il n'en dît jamais rien, Jeanne, par certains côtés, rappelait à l'ex-serrurier sa propre fille, que ceux qui la connaissaient dépeignaient comme une très belle personne. La joie visible du vieillard, dès que Mlle de Maurice apparaissait dans le parc; son empressement à l'aider dans les travaux de jardinage qu'elle entreprenait; ses longues courses pour la rejoindre sur les bords de la Marne ou sur les collines, lorsqu'elle s'y rendait pour dessiner; son attitude admirative en face d'elle, trahissaient le bonheur qu'il ressentait à la regarder.

—Il faut songer à l'avenir de Mlle Jeanne, disait-il au président toutes les fois qu'il l'amenait à conclure un marché avantageux; si l'argent n'est pas le bonheur, il en fait partie.

—Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à cette petite fille, répondait M. de Maurice; elle est elle-même très touchée de vos attentions.

M. Robert clignotait, se frottait les mains avec vigueur et paraissait tout heureux.

—Est-il indiscret, monsieur, dit-il un jour au président, de vous demander si vous songez à marier Mlle Jeanne?

—Certes, répondit M. de Maurice, je songe à la marier.

—Bientôt?

—Non; rien ne me presse. Je veux, dans l'intérêt de son bonheur, attendre qu'elle soit en âge de bien comprendre la gravité d'un engagement duquel résultera le malheur ou le bonheur de sa vie.

—Je doute, réplique l'ex-serrurier, que Mlle Jeanne puisse devenir plus raisonnable que nous la voyons. Mais comme les Cygnes seront tristes, monsieur, le jour où elle ne sera plus là!

Le président eut un frisson.

—J'espère bien, dit-il, que nous l'y verrons toujours, au moins du printemps à l'automne; elle s'y plaît trop pour les abandonner tout à fait, quoi qu'il arrive.

M. Robert secoua doucement la tête; il reprit avec émotion:

—On rêve souvent tout éveillé, monsieur, et ces rêves-là, lorsqu'ils ne se réalisent pas, sont plus douloureux que les autres. J'ai autrefois créé les Cygnes avec l'espoir que ma fille...... Tenez, prenez-en votre parti d'avance pour ne pas trop souffrir; je vous l'ai dit déjà et vous en ferez l'expérience: les filles que l'on marie ne vous appartiennent plus.

M. Robert, visiblement ému, s'éloigna avec lenteur. Durant les jours qui suivirent cette courte conversation, le président se montra soucieux. Jeanne s'aperçut vite de ce sombre humeur, et, par sa grâce, son entrain, sa sollicitude, elle en eut encore une fois raison.

V

Elevée entre son père et sa marraine, instruite par des maîtresses soigneusement choisies, Jeanne avait grandi presque solitaire. Elle connaissait nombre de jeunes filles, ressentait pour plusieurs d'entre elles une réelle sympathie; mais elle les voyait d'une façon trop peu assidue pour qu'il pût en résulter une de ces amitiés qui comptent dans la vie. Jeanne ne possédait donc pas d'amie de son âge, et ne sentait nul besoin d'en posséder. Elle avait son père à aimer, et, comme confidente, Mlle de Solis, qui, accoutumée de longue date à lire dans l'âme transparente de sa filleule, allait au-devant de toutes ses questions, de tous ses scrupules, de tous ses doutes. Ce n'était pas un parti pris du président que cet isolement moral de sa fille; c'était le résultat naturel de l'existence retirée qu'il menait depuis son veuvage, de sa répugnance douloureuse pour tout ce qui, de près ou de loin,—lui rappelait le monde.

Mais, au point de vue des relations sociales, la vie à la campagne a des exigences plus impérieuses que celles des villes. Une fois installé aux Cygnes, M. de Maurice ne put se soustraire complètement aux avances de ses voisins de Nanteuil, et il dut répondre ainsi que Jeanne aux visites qui lui furent faites. La jeune fille se lia plus particulièrement avec les demoiselles Vital et les demoiselles Armengaud, jeunes personnes parfaitement élevées. Durant l'été, chaque mardi, vers deux heures de l'après-midi, on voyait apparaître, sur le sentier qui traversait les vignes pour aboutir aux Cygnes, Mme Vital précédée de ses "trois demoiselles," comme on disait à Nanteuil. Le samedi était le jour des Armengaud, car les deux familles, brouillées de longue date pour une poule croquée par un chat, s'évitaient avec un égal soin. Le temps de la visite se passait à se promener dans le parc, à cueillir des fleurs, à causer des promesses du verger. On goûtait, puis les visiteuses regagnaient Nanteuil. Le dimanche, au sortir de la messe, Jeanne rendait leur politesse à ses amies. L'intimité n'allait pas plus loin.

Bourgeoise de race, Mme Vital était une petite femme rondelette, entendue, dont la vive humeur plaisait assez à Mlle de Solis. Tandis que les "enfants s'amusaient," ces dames, assises sur le perron, armées d'aiguilles à tricoter, causaient ménage, cuisine, lessive, et se communiquaient des recettes pour la conservation des légumes ou des fruits. Avec Mlle de Solis, Mme Vital parlait à cœur ouvert du relâchement des mœurs, de l'indifférence des hommes pour la religion, ce qui les éloignait de plus en plus du mariage. Elle avait fait de ses filles, à l'ancienne mode, des ménagères sachant coudre et tenir une maison; mais on ne prisait plus ces qualités. Grâce à Paris, qui fabriquait presque spécialement des femmes de luxe, les vertus domestiques se perdaient peu à peu, et les jeunes hommes ne savaient même plus être polis. Elle avait au moins cette joie que son fils, employé au ministère des finances,— non qu'il eût besoin de cette ressource, mais parce qu'il fallait qu'un homme eût une carrière,—ne marchait pas avec le siècle. C'était un garçon doux, travailleur, modeste à l'excès, qui plairait certainement à Mlle de Solis lorsqu'il viendrait passer à Nanteuil le mois de congé qu'il obtenait chaque année.

Mme Armengaud, ex-jolie femme, avait des principes non moins sévères que Mme Vital; toutefois, elle acceptait avec plus de philosophie les erreurs de son temps, erreurs auxquelles elle sacrifiait en s'occupant de belles-lettres et même de beaux-arts. Elle transportait volontiers la conversation dans les hauteurs les plus éthérées et ses fréquents voyages à Paris lui permettaient de parler du livre à la mode, de la pièce à succès, du tableau à l'ordre du jour. Elle recommençait, sans jamais se lasser, le parallèle entre Lamartine et Victor Hugo, pour donner, comme presque toutes les femmes, plus accessibles aux délicatesses du sentiment qu'à l'éclat des images, la palme au premier. Mlle de Solis, en dépit de son esprit naturel, se trouvait beaucoup moins à l'aise sur les sommets où la transportait Mme Armengaud que sur le terrain où elle marchait côte à côte avec Mme Vital. En somme, Mmes Armengaud et Vital étaient deux très honnêtes mères de famille, qui, opposées d'idées sur nombre de points, se rencontraient pourtant dans leur admiration pour leurs fils respectifs. Le jeune Armengaud, tête vive, exaltée, chevaleresque, au dire de sa mère, avait voulu être soldat. C'était à n'en pas douter, un futur général, comme Mlle de Solis en jugerait au premier congé que le jeune homme passerait à Nanteuil.

MM. Armengaud et Vital, rentiers de père en fils, voués par cela même à une quasi-oisiveté, avaient conquis des nominations de conseillers d'arrondissement et visaient le conseil général. Rivaux dans leurs prétentions, égaux en nullité, ils se considéraient néanmoins comme des rouages importants de la machine gouvernementale. Hostiles au pouvoir, bien que conservateurs, ils rêvaient la députation. Ils parlaient agriculture, commerce, canaux, ponts, routes, et n'étaient en réalité compétents que sur le rendement des vignes, dont l'un et l'autre possédaient d'innombrables hectares.

Une après-midi, Mme Vital apparut sur le chemin de halage, appuyée sur le bras d'un grand et blond jeune homme à la figure insignifiante, mis avec beaucoup de recherche. C'était le fils dont elle parlait si souvent qu'amenait Mme Vital, et elle le présenta bientôt à Mlle de Solis. Jeanne, selon sa coutume, entraîna vite ses amies dans le parc. Après avoir retenu un instant son fils, Mme Vital l'engagea à rejoindre ces demoiselles.

—Eh bien, demanda-t-elle à Mlle de Solis avec cette confiance admirable de toutes les mères, que pensez-vous de mon grand garçon?

—Il a une réserve qui ne me déplait pas, répondit Mlle de Solis, à laquelle le jeune homme avait, en réalité, paru un peu niais.

—Il n'a rien pris du mauvais genre de Paris, bien qu'il y vive abandonné à lui-même depuis trois ans, dit Mme Vital avec satisfaction. Ah! ma chère demoiselle, quel trésor pour une femme que ce grand garçon, chez lequel l'esprit de famille est si bien développé, qu'il s'ennuie dans la grande ville!

Mlle de Solis comprit l'attaque qu'elle avait du reste prévue de longue date, et se contenta de répondre par un mouvement de tête.

—Gaston est un homme sérieux, reprit Mme Vital, tout au travail de son bureau, dont le chef ne sait faire que son éloge; seulement, il faut le bien connaître pour l'apprécier; et je crois qu'il plaira à monsieur votre neveu.

—Je n'en doute pas, répondit Mlle de Solis.

—Très entre nous, ma chère demoiselle, reprit Mme Vital en parlant à mi-voix, comme si elle redoutait que les oiseaux entendissent sa confidence, Gaston aura cinq cent mille francs de dot, et le double lorsque Dieu nous rappellera, son père et moi. Croiriez-vous qu'on nous l'a déjà demandé en mariage, si plus ni moins que s'il était une fille?

—Voilà qui prouve en sa faveur.

—Il lui faudrait une perle, dit Mme Vital, qui appuya sur le mot, qu'elle avait elle-même signalé à Mlle de Solis comme servant à désigner Jeanne dans les environs.

Mlle de Solis, un peu gênée, essaya à plusieurs reprises de changer le sujet de la conversation et ne put y réussir. Mme Vital voulait l'édifier sur les mérites de M. Gaston, que, du perron, ces dames voyaient suivre ses sœurs dans les allées du parc. Les jeunes gens arrivèrent près du bassin et Gaston fut invité à se servir de la périssoire.

—Je ne suis pas marin, dit-il, et ce bateau n'a pas l'air solide; si je tombe à l'eau, mes habits seront gâtés.

Jeanne se donna le plaisir de faire le tour du bassin dans la vacillante embarcation et une des demoiselles Vital suivit bientôt son exemple. M. Gaston, à qui le bateau fut de nouveau offert, fit valoir pour la seconde fois qu'il ne voulait pas gâter ses habits.

—Puis maman me gronderait, ajouta-t-il.

Si les demoiselles Vital manquaient de beauté, elles étaient loin d'être sottes; elles essayèrent d'atténuer la naïve réponse de leur frère, en la présentant comme une agréable plaisanterie.

—Ce n'est pas une plaisanterie, dit le candide et loyal jeune homme: maman est plus sévère pour moi que pour vous.

Jeanne coutint une malicieuse envie de rire, et plusieurs réponses de M. Gaston achevèrent d'édifier la jeune fille sur l'intelligence du phénix qu'elle avait si souvent entendu vanter. Vers quatre heures, M. de Maurice revint de ses vignes. Il causa un instant avec Mme Vital, puis, aussitôt qu'il fut informé de la présence de M. Gaston, se lança dans le parc pour aller embrasser Jeanne.

Une demi-heure plus tard, un coup de cloche ayant transmis aux demoiselles Vital un appel de leur mère, elles reparurent chargées de fleurs, suivies à distance par leur frère et le président. M. de Maurice et Jeanne reconduisirent leurs hôtes jusqu'au sentier des vignes, et, à l'heure des adieux, M. de Maurice engagea cordialement le jeune employé à revenir. Durant le dîner, il vanta la modestie du visiteur. Jeanne et sa marraine regardèrent M. de Maurice avec surprise, ne sachant s'il parlait sérieusement.

—Ne trouves-tu pas comme moi M. Gaston parfaitement élevé? demanda-t-il à sa fille.

—Certes, répondit Jeanne, je le trouve même trop bien élevé.

—Je ne saisis pas ta malice.

—M. Gaston est si bien élevé, qu'il a plutôt l'air d'une fille que d'un garçon.

—Parce qu'il est timide, réservé, modeste, qualités si rares à son âge? Quelle idée te fais-tu donc d'un garçon?

—Lorsque je grimpe sur une échelle, que je saute par-dessus les fossés, ou lorsqu'il m'arrive, comme la semaine dernière, de me suspendre aux branches d'un arbre pour regarder au fond d'un nid, toi et marraine me reprochez mes allures de garçon. Or, M. Gaston, à moins qu'il ne soit un hypocrite, ne saute pas les fossés, ne regarde pas au fond des nids. Il ne monte même pas en périssoire de peur de gâter ses habits et d'être grondé par sa maman.

—N'as-tu donc jamais peur que je te gronde? demanda le président.

—Si, quand le mal est fait.

M. de Maurice se mit à rire; puis, avec son indulgence habituelle, il défendit le jeune M. Vital contre les malicieuses remarques de Jeanne.

—Regarde-le mieux, lui dit-il de son ton sérieux; la timidité est un défaut qui disparaît avec l'âge, et la douceur un don précieux qui conjure les orages de la vie. Si M. Gaston a des travers, il a aussi des qualités, et celles qui font les bons maris, songes-y.

Mlle de Solis, stupéfaite de cette dernière phrase, regarda son neveu. Il se levait pour suivre Jeanne sur le perron.

—Oh! le rusé renard, pensa-t-elle; il sent que ce n'est pas là un loup pour sa brebis et cela le rend hardi. Cependant, qui sait? Il est bien de sa personne, ce M. Gaston, et, s'il n'est que timide ou innocent, cela se guérit.

Par malheur, l'innocence de M. Gaston Vital n'était pas guérissable; Mlle de Solis en fut irrévocablement convaincue après la troisième visite du jeune homme. La présence de Jeanne, il est vrai, le troublait très visiblement, et Mme Vital se manqua pas de faire valoir ce résultat avec habileté. Encouragée dans ce désir secret par les éloges que le président lui adressait sur la réserve pleine de bon goût de son fils, Mme Vital demanda un rendez vous pour son mari.

La veille de cette entrevue, M. de Maurice prit le bras de sa fille et l'emmena dans le parc.

—J'attends demain la visite de M. Vital père, lui dit-il, tu devines, je suppose, ce qu'il va venir me demander?

—Oui, répondit Jeanne, ta voix pour son élection.

—Peut-être; toutefois, ce ne sera là que le premier motif de sa visite; le second, le plus important, ce sera de me demander la main de Mlle Jeanne de Maurice pour M. Gaston.

—Quelle moquerie, père!

—Ce n'est pas une moquerie, mon enfant, et je veux que tu me dictes la réponse que je dois faire. Autrefois, j'ai pu agir sans te consulter, aujourd'hui c'est différent.

—Je suis donc majeure?

—Presque.

—Eh bien! si M. Vital se présente, dis-lui que Mlle de Maurice, très honorée de sa démarche, n'a pas la moindre envie de se marier.

—M. Gaston te déplait?

—Non, je suis de ton avis: il est doux, complaisant, réservé, poli; néanmoins, ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour me le faire épouser.

—Quelles sont tes objections?

(A continuer.)

—"Maman, tu as de jolis bracelets à ton détroit."

"A mon détroit? A mon bras, tu veux dire?"

"Eh bien, c'est la même chose, puisque le professeur a dit en classe qu'un détroit c'était un bras de mère."

—Le nombre des candidats à l'Ecole navale de France a été très supérieur, cette année, à ce qu'il était précédemment; il a dépassé 400. Cela tient à ce que la limite d'âge a été élevée à dix huit ans au lieu de dix sept. On annonce, en conséquence, une forte promotion d'élèves admis au *Borda*, pour cette année.

—On télégraphie d'Alais, 26 mai:

"Le chemin de fer d'Alais au Rhône a été reçu, hier, par l'Etat, en présence des membres de la commission ministérielle, de nombreux ingénieurs de l'Etat, et des ingénieurs de la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

—L'Exposition de Nuremberg possède une carte postale contenant en 7200 mots la *Chronique de Nuremberg*. La précédente exposition de Nuremberg avait déjà une carte postale contenant 6,469 mots et celle de Stuttgard une carte avec 5,000 mots.